

Texte 16. M. Eliade : extrait de la Phénoménologie religieuse

Note : Nous avons remplacé des termes tels que « *wijman* » (ou « homme consacré »), « *wijplant* » (ou « plante consacrée »), « *wijvrouw* » (ou « femme consacrée ») par « homme saint », « plante sainte », « femme sainte »... car le logiciel de traduction automatique ne les reconnaît pas. Le terme « saint » n'est alors plus employé dans son sens biblique élevé et éthique, mais plutôt au sens de détenteur d'un grand pouvoir occulte et subtil. On pourrait également parler, respectivement, d'un sorcier, d'une plante magique, d'une sorcière...

Texte 16. M. Eliade : extrait de Phénoménologie religieuse	1
16.1. Rites agricoles (1)	2
16.1.1. Rites agricoles (a).	2
16.1.2. Rites agricoles (b).	3
16.1.3. Rites agricoles (rôles féminins).	5
16.1.4. Rites agricoles (sacrifices).	7
16.1.5. Rites agricoles (ambigu).	9
16.2. Entraînements agricoles (2)	11
16.2.1. Rites agricoles (sacrifices humains).	11
16.2.2. Rites agricoles (renaissance).	12
16.2.3. Rites agricoles (rites finaux).	14
16.2.4. Rites agricoles II (Implication des morts).	16
16.2.5. Rites agricoles II (divinités funéraires et agricoles).	18
16.2.6. Rites agricoles II (rites sexuels).	20
16.2.7. Rites agricoles II (orgies).	22
16.2.8. Rites agricoles II (Révolution mentale).	24
16.3. Temps profane et temps sacré	25
16.3.1. Durée profane ! Temps sacré.	25
16.3.2. Durée profane/temps sacré : une liste.	27
16.3.3. Durée profane/temps sacré (commencement éternel).	29
16.3.4. Durée profane/temps sacré (religion, magie, mythe, légende). .	31
16.3.5. Durée profane/temps sacré (caractères/dégradation et restauration).	33

16.1. Rites agricoles (1)

16.1.1. Rites agricoles (a).

rue de la bibliothèque : *M. Eliade, Traité d'histoire des religions*, Paris, 1953, 285ff. (*Rites agraires*). Eliade commence son exposé par la proposition générale que, dans les cultures traditionnelles (c'est-à-dire pré-modernes), les activités agricoles sont — à l'échelle — essentiellement des rites, c'est-à-dire des actes sacrés.

Raisons .

L'objet cultivé par l'agriculteur est « le corps de la Terre Mère ».

D'ailleurs, même aujourd'hui — en Amérique du Sud, par exemple —, les agriculteurs vénèrent la Terre Mère tout en cultivant la terre. Pour commencer, la terre est une « propriété », il faut bien le comprendre : la sphère de la vie et du travail, des esprits qui l'habitent.

Au passage : ces êtres ne se réjouissent guère que les humains perturbent et subjuguent leur domaine. La terre, en tant que sphère où se situe la Terre Mère, est souvent simultanément le domaine des ancêtres, et ce, sous de multiples angles. Les forces de croissance inhérentes aux plantes, par exemple, sont « sacrées » : par l'intermédiaire de celui qui cultive la terre, elles sont activées non seulement comme éléments utilisables de l'existence, mais aussi comme essentiellement « consacrées ». C'est un aspect de ce que les spécialistes des religions appellent le « dynamisme », c'est-à-dire le fait que toute force – et notamment la force de tout ce qui vit – est une expression de la réalité qui est essentiellement ce que les anciens Grecs appelaient la « dunamis », la force vitale. Voilà pour l'aspect synchronique.

Raisons.

Depuis la nuit des temps, l'homme est inscrit dans les rythmes du cosmos, et plus particulièrement ceux de la terre. Ainsi, d'un point de vue à la fois pratique et sacré, certaines périodes se révèlent plus ou moins propices aux activités agricoles. On a souvent affirmé que la pérennité des religions est intimement liée à leurs calendriers, qui déterminent quelles activités sont appropriées à quelles périodes et lesquelles ne le sont pas. C'est assurément le cas en agriculture. Voilà pour l'aspect diachronique.

Conséquence. – Depuis l'Antiquité, l'agriculteur s'est trouvé intégré à un système – aussi simple soit-il – de cérémonies, à petite et grande échelle, qui permettent aux raisons synchronistiques et diachroniques, brièvement résumées

ci-dessous, de s'exprimer pleinement. Ces actes cérémoniels constituent une « hiérophanie » très claire, c'est-à-dire la manifestation du sacré (en l'occurrence : du sacré dans l'agriculture).

Eliade : « Pour l'homme primitif, l'agriculture – comme toute autre activité essentielle – n'est pas une simple technique profane (comprendre : non sacrée). L'agriculture, c'est se préoccuper de la vie, et viser le merveilleux accroissement de cette vie, présente aussi bien dans les grains, dans le sillon, dans la pluie, que dans les esprits naturels des plantes. L'agriculture est donc avant tout un ensemble de rites » (Eliade, 285). C'est ainsi que l'auteur résume brièvement le rituel.

Eliade met l'accent de façon frappante sur la périodicité.

1. L'agriculteur intervient dans des espaces sacrés tels que les terres fertiles, les forces de croissance dans les graines, dans les bourgeons, dans les fleurs.

2. Son œuvre est rythmée par les saisons. Cette imbrication dans les cycles explique nombre de cérémonies liées au passage à l'an 2000 (l'année **écoulée**) et à l'arrivée de l'an 3000 (l'année naissante des forces créatrices). Elle explique aussi l'exorcisme, c'est-à-dire l'expulsion du mal (au sens sacré ou occulte) et la renaissance des forces. Ces cérémonies se retrouvent presque partout et sont étroitement liées aux activités agricoles.

Optimisme et pessimisme.

L'engagement – assurément après des siècles – avec les aspects synchroniques et diachroniques de l'agriculture engendre un certain optimisme : l'hiver n'est jamais une fin en soi, car, grâce à la séquence cosmiquement fixe des saisons, il est invariablement suivi du printemps, cette renaissance totale que la nature manifeste à travers de nouvelles formes de vie témoignant d'une grande diversité. Tout périt dans la matière pour mieux renaître. Pourtant, les saisons diffèrent : l'une réussit, l'autre échoue. Ceci crée, par exemple, des famines qui rendent la finitude radicale du succès – y compris à l'aide de rituels – particulièrement perceptible. Si optimiste soit-il généralement – il le faut, sinon l'existence n'a plus de sens –, le paysan porte en lui la conscience des échecs de toutes sortes.

16.1.2. Rites agricoles (b).

rue de la bibliothèque : M. Eliade, *Traité d'histoire des religions* , Paris, 1953, 285/314 (*L'agriculture et les cultes de la fertilité*). -

Nous nous attardons très longuement sur toutes les parties de ce chapitre

compte tenu de leur importance considérable, ne serait-ce que parce que, pour survivre et vivre, l'homme développe l'agriculture (et l'élevage) comme l'une des étapes les plus importantes de l'évolution culturelle.

Khond (Kond, Kandha , Kondhia , Kodulu , - Kuwinga , Kondho).

Les Khond sont un peuple (un million de personnes) en Inde (Orissa, Andhra Pradesh) . Pradesh , Madhya Pradesh Les habitants du Pradesh pratiquaient traditionnellement la chasse et la pêche, mais aussi l'agriculture et l'élevage. Ils pratiquaient les sacrifices humains jusqu'à leur abolition par les Anglais. (Oc., 295s., cite Eliade .) Nous présentons ce point en premier car il constitue une intuition fondamentale et éclaire l'ensemble de cette religion agricole.

Les Meriah , une classe sociale, fournissaient les victimes. La victime, toujours volontaire et nommée « Meriah », appartenait à cette classe. Les Meriah vivaient relativement heureuses pendant de nombreuses années. Elles étaient considérées comme « consacrées », épousaient d'autres victimes et recevaient un lopin de terre en guise de dot. Dix à douze jours avant le sacrifice humain, les cheveux étaient coupés. La déesse de la terre, Tari Pennu (Bera) Pennu), exigeait apparemment le sacrifice, qui avait lieu soit périodiquement, soit exceptionnellement.

Toute la population assista à la cérémonie car elle œuvrait pour le bien-être et la prospérité de l'humanité entière. S'ensuivit une orgie indescriptible.

D'après les récits, ce rituel était fréquent lors des fêtes agricoles. – En procession, la Meriah était conduite du village jusqu'au lieu du sacrifice, généralement situé dans une forêt vierge. Là, la Meriah était consacrée, enduite de beurre fondu et de curcuma , puis ornée de fleurs. Selon Élie , la Meriah rendait la divinité visible et tangible, car les villageois se pressaient pour la toucher. Ils dansaient autour d'elle au son de la musique. Se tournant vers la terre, ils s'écriaient : « Dieu, nous t'offrons ce sacrifice. Accorde-nous de bonnes récoltes, des saisons favorables et une bonne santé. » À la Meriah, ils criaient : « Nous t'avons achetée, nous ne t'avons pas prise par la force. Maintenant, nous t'offrons selon la coutume afin qu'aucun péché ne nous soit imputé. »

L'orgie fut suspendue le soir pour reprendre le lendemain matin jusqu'à midi : une fois encore, la foule se rassembla autour du sacrifice. Le meurtre se déroula de diverses manières : on administrait de l'opium à la victime, on l'attachait et on lui brisait les os ; on l'étranglait, on la découpait en morceaux, on la brûlait , etc.

L'essentiel est que tous les présents, tous les villages ayant envoyé des représentants, reçoivent des parties du corps qui sont transportées aussi vite que

possible dans tous les villages pour être enterrées rituellement dans les champs. D'autres parties, notamment la tête et les os, sont incinérées. Les cendres sont dispersées dans les champs pour assurer une bonne récolte. Lorsque les Britanniques ont interdit cette pratique, le Meriah a été remplacé par certains animaux (mouches, buffles).

Note – Eliade mentionne une coutume similaire chez les Aztèques du Mexique. Dès que le maïs germait, « on recherchait le dieu du maïs », c'est-à-dire une pousse. On l'apportait à la maison et on lui offrait des présents (des denrées alimentaires) comme s'il le représentait de façon visible et tangible. – S'ensuit un rite entier que nous passerons sous silence. Il est frappant de constater que de jeunes filles étaient sacrifiées.

Chez les Pawnees d'Amérique, le corps d'une fille sacrifiée était démembré et enterré dans les champs. Chez certaines tribus africaines, les morceaux de la victime sont enterrés dans les sillons.

Remarque – Remarquez comment la formule magique « Do ut des » (« Je donne pour que tu donnes ») s'applique sans cesse : on donne quelque chose pour recevoir quelque chose en retour.

Remarque – Ce qui est frappant, c'est que, si l'on replace ces pratiques dans leur contexte plus large, les divinités de la fertilité sont à la fois des divinités de la guerre et des divinités des morts (ancêtres), même si cela n'est pas toujours clairement et explicitement indiqué.

16.1.3. Rites agricoles (féminins) rôles).

rue de la bibliothèque : M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, 1953, 224/229 (*Glèbe et femme/ La femme et l'agriculture/ Femme et sillon*), 286s. (*Femme, sexualité, agriculture*). -

Le parallèle entre la femme et la terre agricole est l'une des caractéristiques marquantes des sociétés agricoles traditionnelles : de même que l'utérus est lié à la fécondation, le sol est lié à la culture. Ainsi, la charrue ou la bêche sont interprétées comme un phallus. En filigrane se trouve l'hiérogamie, c'est-à-dire l'union sacrée entre le Ciel (dieu) (masculin) et la Terre (déesse) (féminine), visibles et tangibles dans l'agriculture, à travers un rite. Telle est la dimension cosmique et polythéiste.

Le rôle féminin.

Eliade prend *AV Rantasalo , Der Ackerbau je suis Droits des peuples finlandais et estoniens entsprechenden Gebräuchen der Germanen verglichen* , 1-5, Sortavala , Helsinki, 1919/1925, sur.

Chez les Finlandais, les femmes transportent les graines aux champs vêtues d'un chemisier menstruel, d'une chaussure de prostituée ou d'un bas illégitime. Ainsi, selon Eliade , la fertilité des graines est renforcée – un phénomène également appelé « dynamisation » – par un contact matériel – qu'elles nomment « magie de contact » – exercé par des femmes caractérisées par un érotisme intense.

D'ailleurs , les betteraves semées par une femme sont douces, celles semées par un homme sont amères ! Les paysannes aspergent les sillons de leur lait avant les semailles. Eliade y voit une triple raison : l'influence bienveillante (liée à la nature) de la femme fécondée, la mère, sur la terre ; la transformation d' une terre infertile en terre fertile ; et l'offrande en l'honneur des ancêtres.

D'ailleurs, chez les Estoniens, ce sont les jeunes filles qui apportent les graines de lin aux champs ; chez les Suédois, le lin est semé exclusivement par les femmes ; chez les Allemands, ce sont les femmes — en particulier les femmes mariées et enceintes — qui sèment les graines.

Nudité rituelle.

En Finlande et en Estonie, le magicien apparaît nu lorsqu'il chasse les mauvais sorts et autres maux. En Estonie, les agriculteurs labourent et hersent nus en prévision d'une bonne récolte. En Finlande et en Estonie, il arrive que l'on sème la nuit, entièrement nu, en priant : « Seigneur, je suis nu ! Bénis mon lin ! » En Prusse-Orientale, il existait une coutume : une femme nue semait les pois. – Par comparaison : en Inde, lors d'une sécheresse, les femmes tirent la charrue entièrement nues.

Rituel de l'eau

Le premier travail agricole de la saison est sanctifié par une coutume assez répandue : l'aspersion d'eau sur la charrue. Dans ce rite, ce rituel symbolise non seulement la magie de la pluie, mais aussi la magie du sperme. En Finlande, en Estonie et en Allemagne, cette pratique est très courante. À titre de comparaison, un texte de la littérature hindoue affirme que, de même que le flux de sperme féconde la femme, la pluie rend la terre fertile.

Décision.

Eliade , Oc., 287. – « Naturellement, si la femme exerce une telle influence sur les plantes, alors, à plus forte raison, l'hiérogamie et l'orgie collective auront les

conséquences les plus favorables à leur fertilité. » – Nous y reviendrons. – Nous attirons ici simplement l'attention sur la magie sexuelle qui, sous de multiples formes, joue un rôle non pas accidentel, mais essentiel dans le monde agraire prébiblique.

Polythéisme.

La femme terrestre représente la Terre Mère, l'homme terrestre le dieu de la fertilité. – Selon un schéma historico-évolutif courant, les êtres supérieurs archaïques « telluriques » (ou « chthoniens ») (ancêtres, divinités, esprits de la nature, liés à « tellus » (lat.) ou « chthon » (grec), la terre), furent vénérés en premier. Dès l'établissement de l'agriculture, des êtres supérieurs « agricoles » furent vénérés (sans pour autant remplacer les précédents) : « À travers l'apparition des Grandes Déeses de l'Agriculture, on peut reconnaître la présence de la “Maîtresse de la terre”, la Terre Mère ». Oc, 228. La Terre Mère est représentée de manière plus simple, tandis que les déesses postérieures présentent des rôles plus complexes dans l'agriculture.

16.1.4. Rites agricoles (sacrifices).

Bibl.st. : *M. Eliade, Traité d'histoire des religions* , Paris, 1953, 287s. (*Offrandes agriculteurs*).

Le caractère rituel de l'agriculture dans les cultures traditionnelles se manifeste également dans le travail lui-même. À l'instar de tout acte religieux, la pureté rituelle est un devoir à son commencement. Au début des semailles comme au début des récoltes, le paysan doit se laver (prendre un bain), revêtir une chemise neuve, etc. La séquence des actions est identique pour les deux périodes. Ce n'est pas un hasard : ces moments constituent des moments forts de l'agriculture, perçue comme un véritable rituel.

Offres.

À proprement parler, ces premiers actes sont des sacrifices accomplis en vue d'une sorte d'apaisement. Dans cette perspective, par exemple, les premiers grains ne sont pas confiés à la terre mais jetés en offrande en l'honneur des êtres supérieurs qui participent à la croissance et à la maturation, tels que les ancêtres, la Déesse du Maïs ou les vents (considérés comme des forces sacrées). Dans cette même perspective, les premiers épis sont laissés dans le champ pour la Déesse Mère du Maïs, les Trois Vierges, les anges (quels qu'ils soient), les oiseaux, etc.

Offres.

Les sacrifices d'animaux au début des semailles sont les mêmes qu'au début des récoltes . Ainsi, chez les Finlandais et les Allemands, on sacrifie des brebis, des agneaux, des chats, des chiens, etc.

Destinataires et objectifs.

L'objectif est, bien sûr, « une très bonne récolte ». Mais ce n'est pas si simple !

1. Une multitude de facteurs interviennent dans le processus de semis et de récolte, comme nous l'avons déjà vu précédemment.

2. Cette même progression se retrouve dans une multitude de cultures.

3. Ce déroulement des événements, en particulier, est interprété de manières très diverses, à tel point que des contradictions apparaissent. Il est clair, par exemple, qu'un même mode de sacrifice est interprété différemment par un agriculteur préchrétien et par une personne baptisée.

Dynamisme.

La croyance en une force vitale sacrée – « dunamis » (grec) – détermine fondamentalement le bénéficiaire et l'objectif. Car lors de la récolte, cette force vitale est présente soit de manière impersonnelle, soit de manière personnelle (voire personnifiée).

Parfois, cette force vitale ou ce « pouvoir » est traité d'une manière qui rend difficile de déterminer si le rite vise à préserver un pouvoir impersonnel ou à vénérer un « pouvoir » considéré comme personnel. C'est le cas de la coutume répandue de ne pas récolter les derniers épis de maïs.

Soit elles sont destinées à « l'esprit de la maison du voisin », soit à « ceux qui habitent sous la terre » (comprendre : les morts), soit, comme le disent les Finlandais, les Estoniens et les Suédois, aux « chevaux d'Othin », soit, comme le disent les Allemands, à « die gute Frau » (la Bonne Dame), « die arme Frau » (la Pauvre Dame), « das Waldfräulein » (la Fille de la Forêt) – *ainsi W. Mannhardt , Wald- und Feldkulte , 1-11, Berlin, 1875/1977-1* - soit pour la Mariée du Maïs ou « die Holzfrau » - selon *J. Frazer (Esprits de la Maïs)* -.

Note – Selon *Jan de Vries , Contributions à le Étude d' Othin Surtout dans sa relation Selon * Les pratiques agricoles dans la tradition populaire moderne ** , Helsinki, 1931, ce refus s'explique par la volonté de ne pas épuiser la force vitale de la récolte. Cela se manifeste également lorsqu'on ne cueille pas les derniers fruits d'un arbre, lorsqu'on laisse quelques mèches de laine non tondues sur le dos des brebis, ou encore, chez les Finlandais et les Estoniens, lorsqu'on ne vide pas complètement le grenier à grains. De même, lorsque les agriculteurs, après avoir vidé un puits, l'aspergent de quelques gouttes d'eau « pour éviter qu'il ne se

dessèche ». Ce qui est libéré (des épis de blé, par exemple) préserve la force vitale (dans le sol et dans les plantes). L'axiome stipule : « La force vitale se laisse épuiser, mais jamais complètement, car, étant inépuisable, elle se régénère. » Selon de Vries, ce rituel de non-exploitation a été interprété plus tard comme un hommage aux êtres supérieurs impliqués dans le processus agricole (pour qu'ils utilisent leur force vitale).

Note – Il est raisonnable de supposer que c'était déjà le cas pour les premiers rites agricoles, compte tenu de la sensibilité dont même l'humanité la plus primitive était dotée. – En tout cas : le dynamisme est déterminant en la matière.

16.1.5. Rites agricoles (ambigu).

rue de la bibliothèque : M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, 1953, 290/293 (Personnifications mythiques).

Le pouvoir occulte est vénéré à travers des figures qu'Eliade qualifie de « mythiques », agissant dans le cadre d'un « mythe », celui d'un récit sacré, voire porteur de pouvoir. À cet égard, une grande variété frappe quant aux rôles qui se figent dans les noms. Chez les Anglais et les Allemands, la Mère des Moissons, la Grande Mère, la Mère de la Pauvreté, la mère des épis de blé, la Vieille Prostituée incarnent le pouvoir ; chez les Slaves, la Vieille Dame ou le Vieil Homme ; chez les Arabes, la Mère des Moissons, le Vieil Homme ; chez les Bulgares, les Serbes et les Russes, le « Djedo » (Vieil Homme), la Barbe (d'Élie, de Jésus, de saint Nicolas). Ils sont vénérés comme présents dans la dernière gerbe de blé.

Harmonie des contraires .

Parfois, les représentants humains de la « puissance » dans la moisson sont grandement honorés . Parfois, cependant, ils sont ridiculisés. « Cette ambivalence semble provenir du rôle ambivalent joué par celui qui moissonne les derniers épis : s'il est identifié à l'« esprit » ou à la « puissance » de l'agriculture, alors il est célébré ; s'il est considéré comme son destructeur, alors il est traité avec hostilité et mis à mort. » (Oc, 292).

Ainsi, dans divers pays germaniques, on dit que celui qui frappe le dernier fléau pendant le battage a « frappé le Vieil Homme » ou « saisi le Vieil Homme ». Il doit, sous les rires et les moqueries, porter une effigie de paille au milieu du village, ou bien la jeter discrètement dans le champ du voisin qui bat encore le grain.

En Allemagne, celui ou celle qui moissonne la dernière gerbe, ou la jeune fille qui la lie, est attaché(e) à cette gerbe et conduit(e) avec faste jusqu'au village, où

un festin raffiné lui est servi . — On perçoit ici clairement les interprétations divergentes . Il est fort probable que, lors de l'introduction de cette coutume, cette interprétation reposait sur la perception de la véritable valeur de la force vitale contenue dans la gerbe, et non sur une simple fantaisie. Dans ce dernier cas, il s'agit bien de ce que les Grecs anciens appellent « l'harmonie des contraires » (c'est-à-dire le fait qu'une même chose puisse se transformer en son contraire).

Une dernière chose. Les Bulgares appellent la dernière gerbe de blé « la Reine du Blé ». Ils l'habillent d'une chemise de femme, la portent en procession à travers le village et la jettent dans la rivière pour attirer la pluie nécessaire à la prochaine récolte. Selon une autre interprétation, ils la brûlent et répandent les cendres sur les champs pour en accroître la fertilité (dynamisation).

Figures de malheur. – Chez les Écossais, la dernière gerbe est appelée « Cailleach » (Vieille Dame). Chacun fait tout pour ne pas avoir à la moissonner. La raison : sinon, il risquerait la famine, car on croit qu'il sera obligé de nourrir une vieille femme imaginaire jusqu'à la prochaine récolte.

Les Norvégiens croient au « skurekail », le moissonneur, qui vit invisiblement dans les champs toute l'année et se nourrit des grains du propriétaire. On le prend dans la dernière gerbe. De là, on confectionne une poupée à l'apparence humaine. Selon une autre interprétation, cette poupée est jetée dans le champ d'un voisin qui moissonne encore, ce qui l'obligera à nourrir le skurekail toute l'année.

Remarque – Il est très discutable que de tels présages soient simplement imaginaires, car il arrive fréquemment que des personnes sensibles ou voyantes « ressentent » ou « voient » effectivement de tels êtres comme une présence subtile.

Baba.

En Pologne, celui qui lie la dernière gerbe est appelé « Baba » (Grand-père). Il est enveloppé dans la paille de cette gerbe, de sorte que seule sa tête reste visible. Sur le dernier chariot, Baba est accompagné jusqu'à la ferme où toute la famille l'asperge d'eau. Pendant toute l'année qui suit, cette personne porte le nom de « Baba ». En Carinthie, celui qui lie les dernières gerbes de blé est enveloppé dans cette paille et jeté à l'eau.

Conclusion

Voici quelques exemples tirés des interprétations des premières, ou surtout des dernières, gerbes. L'impression que cette diversité inclut aussi la contradiction est justifiée.

16.2. Entraînements agricoles (2)

16.2.1. Rites agricoles (sacrifices humains).

rue de la bibliothèque : *M. Eliade, Traité d'histoire des religions* , Paris, 1953, 293/296. -

Deux coutumes sont répandues : asperger d'eau l'effigie représentant la force végétale et la jeter à l'eau, et brûler son effigie de paille et disperser ses cendres dans les champs. Elles ont une signification précise et appartiennent à un univers encore préservé dans certaines régions, révélant une dimension plus profonde.

En Suède, si une étrangère s'approche trop près du travail, elle est ligotée dans de la paille et surnommée « femme du blé ». En Vendée, c'est la femme du paysan qui joue ce rôle : enveloppée dans de la paille, elle est conduite sous la batteuse ; on la retire ensuite des épis en cours de battage, tandis qu'on la jette en l'air sur une couverture, comme si elle était elle-même le grain à vanner.

Eliade :

L'identification du pouvoir du grain et de sa représentante humaine est complète en ce sens : la paysanne vit tout le drame du grain, dont la force vitale est contenue dans la dernière gerbe. À travers ces rites, le but est de faire renaître cette dernière gerbe.

Menaces de mort .

Dans de nombreuses régions d'Europe, les étrangers qui s'approchent trop près des champs moissonnés ou des aires de battage sont menacés de mort. Ailleurs, on leur mord les doigts ou on leur assène un coup de faucille au cou. En Allemagne, l'étranger est ligoté par les moissonneurs et contraint de payer une amende. Un chant s'élève, dont le sens est on ne peut plus clair. En Poméranie, par exemple, il dit : « Les hommes sont prêts. Les faux sont courbées. Le blé est gros et petit. Faucher l'homme, voilà notre mission ! » Aux alentours de Stettin, on chante : « Nous allons abattre le visiteur – De nos épées nues – Avec lesquelles nous fauchons les champs et les prairies. »

Mythe.

Un mythe grec antique raconte l'histoire de Lityersès , fils bâtard du roi Midas, célèbre pour son appétit vorace et la férocité avec laquelle il moissonnait ses champs. Tout étranger passant près de son champ était accueilli à un festin, conduit jusqu'à lui et contraint de moissonner à ses côtés. C'était une véritable épreuve de force. Si l'étranger était vaincu, Lityersès l'enchaînait en paquet, lui tranchait la tête d'un coup de faux et jetait son corps dans le champ. Jusqu'à ce qu'Héraclès défie Lityersès , le ramène et jette son corps dans le Méandre.

On constate une similitude avec ce qui a été expliqué précédemment. Une hypothèse : Lityersès aurait agi de même avec ses victimes. Ce mythe phrygien pourrait être un vestige d'une coutume phrygienne antérieure, celle d'offrir un sacrifice humain lors des moissons. De plus, selon certains indices, cette pratique était courante dans d'autres régions de la Méditerranée orientale.

Il est fait ici référence au chapitre sur les sacrifices humains chez les Khond et les Aztèques ken.

Note . - G. Welter, *Les croyances et leurs survivances (précis de paléopsychologie)*, 1960, 86/88, état calme En magie sacrificielle , l'essence, selon l'auteur, consiste à « sacrifier » une partie pour sauver le tout. Ainsi, la première gerbe de blé pour « sauver » toute la récolte, un agneau pour protéger le troupeau, un nouveau-né pour préserver le clan. À maintes reprises, la victime témoigne d'un commencement ou d'un nouveau départ qui représente la naissance, la jeunesse ou l'introduction de quelque chose de nouveau.

Le sacrifice humain semble être devenu la norme dès l'apparition d'Homo sapiens ! Les objectifs sont les suivants :

1. fertilité (chez les Bene-Israel, le premier-né est sacrifié, - une coutume qu'Abraham abolit et remplace par le sacrifice d'un animal sur ordre de Dieu) ;
2. diversité végétale (pratiquée à grande échelle dans l'ancien Mexique, où, lors de la conquête, un soldat espagnol a compté 136 000 crânes empilés dans un temple aztèque) ;
3. fondation (en Inde, pas plus tard qu'en 1952, un garçon fut décapité pour oindre de son sang le nouvel autel du temple de Shiva ; chez les anciens Slaves, « diëtinet » (rapide) désignait à la fois la forteresse et le jeune homme qui fut sacrifié lors de sa construction) ;
4. ex-voto (Jephté, dans la Bible, revient de la guerre en vainqueur et sacrifie sa fille pour accomplir un vœu) ;
5. vénération des morts (la veuve du défunt est sacrifiée) ;
6. déification (chez les Amérindiens, un humain devient un dieu ou une déesse après un sacrifice).

16.2.2. Rites agricoles (renaissance).

rue de la bibliothèque : M. Eliade, *Traité d'histoire des religions* , Paris, 1953, 296ss. (*Sacrifice et régénération*). -

Cela concerne la finalité fondamentale du sacrifice. Selon Eliade — qui y

revient sans cesse —, elle est déterminée par la notion archaïque selon laquelle les forces vitales doivent être régulièrement ravivées. Cet aspect de la théorie d'Eliade est en effet irréfutable. Mais il situe cette renaissance au sein du mythe de la création : comme il le dit (oc. 298), chaque nouvelle année est une nouvelle création du « temps ». Ce « temps » est le temps du « commencement » de la création, un temps qui est en réalité éternellement présent et qui peut donc être rendu présent à nouveau par un rite. De même qu'il l'était « au commencement », il l'est encore et encore dans le rite qui rend ce commencement tangiblement présent.

Sacrifice primordial

Une application de ce principe est le mythe qui raconte qu'à l'origine, un géant primordial fut tué avec bienveillance, et que de son corps fut « créé » l'univers (les mondes, les plantes, par exemple, que les agriculteurs cultivent et consomment). L'être humain sacrifié lors du sacrifice humain représente cet être primordial sacrifié – un géant primordial : de son corps – et notamment de son sang – la moisson est créée, comme au commencement. Si nécessaire, l'être humain est remplacé par un animal ou un autre substitut, mais l'événement lui-même demeure identique.

L'intention immédiate s'intègre à ce cadre cosmogonique (concernant l'origine de l'univers) mais s'ancre dans la force vitale que, par exemple, les plantes rendent possible.

L'incertitude de la vie.

Eliade explique la nécessité d'un rite en affirmant que l'homme, et plus particulièrement l'homme traditionnel, vit dans l'incertitude quant à la nécessité et à la suffisance des forces vitales, par exemple, de ses plantes. Le soleil semble se coucher définitivement avec le nouveau soleil d'hiver ; la lune semble disparaître après le dernier quartier ; les plantes meurent en automne. Ce dernier point est particulièrement convaincant dans le cas des catastrophes naturelles qui entraînent la mort par inanition des plantes (et des animaux et des hommes).

Cette incertitude se nourrit également d'un autre aspect : les êtres (divinités, morts, esprits de la nature) pour qui la terre et les plantes sont des possessions occultes observent avec consternation l'homme s'en emparer. D'autant plus qu'en les consommant, l'homme épuise ses forces vitales.

Sacrifice des prémices.

Les offrandes des prémices permettent de surmonter toutes sortes d'incertitudes. Leur but est d'apaiser les êtres occultes et de dynamiser la force vitale des plantes, au début de la nouvelle saison. Ainsi, le paysan accomplit une

renaissance. Chez les Kaffirs et les Zoulous d'Afrique du Sud, après les célébrations du Nouvel An, une grande danse a lieu dans l'enclos du roi : sur un feu neuf allumé par des magiciens, toutes sortes de fruits sont préparés dans des pots neufs, destinés à un usage unique. Le roi offre ensuite à tous cette infusion, les prémices.

Chez les Creeks (Amérindiens), l'offrande des prémices coïncide avec la purification, c'est-à-dire l'expulsion de tous les péchés et maladies. Toutes les lumières sont éteintes ; les hommes saints allument un nouveau feu en le frottant. Chacun se purifie pendant cette période par un jeûne de huit jours, des vomissements, etc. Ce n'est qu'après cette renaissance de la saison que l'on peut consommer les céréales récoltées.

Chez les Aztèques, la saison passée est rituellement chassée, emportant avec elle tous les maux et les péchés. Ce rituel s'accompagne d'un sacrifice en l'honneur de la déesse du maïs. Il se manifeste par des défilés de guerriers, des reconstitutions de batailles, et autres rites similaires .

Aspects . – Eliade résume les aspects les plus importants du sacrifice des prémices.

1. Cadre cosmogonique : thèse actuelle du commencement de la création des choses.

2.1. Dangers qui posent problème lors de la consommation des nouveaux résultats de la récolte : épuisement des forces vitales ; mécontentement des propriétaires occultes des terres et des plantes.

2.2. Purification de la communauté par l'expulsion – « exorcisme » – des péchés et des maladies. C'est un aspect de la protection contre les dangers.

2.3. Consécration rituelle des prémices. Ce qui constitue un deuxième aspect de la protection contre les dangers.

Résultat:

renaissance des temps primordiaux dans les rites qui présentent ce temps aujourd'hui, source de toutes les forces vitales.

16.2.3. Rites agricoles (rites finaux).

de la bibliothèque : M. Eliade, *Traité d'histoire des religions* , Paris, 1953, 298s. (*Rituels finales*).

L'idée fondamentale qui régit tout un rite agricole est celle d'un cycle fermé. L'année entière n'est pas une succession de saisons, mais un événement cyclique.

Cela implique un renouvellement de la force vitale de la terre, des plantes et de tout ce qui vit en elles ; un commencement qui s'achève à la fin. La fin appartient toujours au commencement, comme son ultime déploiement. – L'auteur fournit quelques détails à ce sujet.

Les rituels de la récolte.

Au début des moissons, les Finlandais sacrifient un agneau né dans l'année. Leur sang est répandu sur le sol. Les entrailles sont offertes en guise d'« offrande à l'ours », au « garde-chasse ». Il faut comprendre que cet être mystérieux, qui représente la force vitale du champ, le contrôle. La viande est rôtie en commun et consommée dans les champs. Chez les Estoniens, il existe un endroit dans le champ appelé « la fosse des sacrifices » : c'est là que, chaque année, on déposait les prémices de la nouvelle récolte.

Les rites de la moisson .

Le caractère rituel de la moisson est encore plus évident à la lecture de la suite. Les trois premières gerbes sont récoltées en silence. Estoniens, Allemands et Suédois laissent tomber les premiers épis au sol, une coutume très répandue. Les destinataires sont désignés par les termes « chevaux d'Othin », « la vache de la dame de la forêt », « les rats », « les sept filles des granges », « la fée de la forêt », etc. Il est important de noter qu'il s'agit, une fois encore, de noms donnés aux êtres qui contribuent à déterminer la force vitale de la récolte. Ainsi, « les rats » doit être compris comme une description d'êtres spécifiques.

Les rituels du dépassement.

Ils jetèrent une poignée de grains par-dessus leur épaule gauche en disant : « Ces grains sont pour les rats. »

Par ailleurs, l'épaule gauche signifie que le geste rituel était destiné aux morts.

Chez les Allemands, il était de coutume de pulvériser les premières tiges de foin qui arrivaient dans la grange, en disant : « C'est la nourriture des morts. »

En Suède, on apporte du vin et du pain dans les granges pour s'attirer les faveurs de l'esprit de la maison. Lors du battage, on dépose quelques épis de blé en l'honneur de l'esprit de l'aire de battage. Les Finlandais affirment que cette offrande a pour but d'assurer la bonne récolte de l'année suivante.

Les Finlandais ont une autre tradition : la gerbe non battue est destinée à l'esprit de la terre (« maanhaltia »). Ailleurs, on croit que l'esprit de la terre

(« talonhaltia ») vient battre les trois gerbes laissées la nuit de Pâques. Ces gerbes abandonnées sont appelées « gerbes des esprits ».

Les Suédois ne battent pas la dernière gerbe mais la laissent dans le champ jusqu'à la prochaine récolte « afin que l'année soit abondante ».

Eliade . — On soupçonne que nombre de ces offrandes sont destinées aux morts. Il est certain que les récoltes et le culte des défunts sont intimement liés.

Cyclique.

On veillait à la parfaite ressemblance des offrandes faites au début des semailles, des moissons, du battage ou du stockage dans les granges. Le cycle s'achève par la célébration collective des récoltes en automne : elle comprend un repas, des danses et des sacrifices en l'honneur des esprits de toutes sortes. Ainsi s'achève l'année agricole.

Décès.

Les célébrations hivernales deviennent compréhensibles — selon Eliade — si l'on privilégie le lien intime entre les rites de fertilité et les célébrations des morts : les morts, qui protègent les grains semés dans la terre, contrôlent aussi — en tant qu'êtres vivants dans la terre — la récolte entassée dans les granges et constituant la nourriture des vivants au cours de l'hiver.

Orgiaque.

La renaissance cyclique englobe naturellement aussi d'innombrables rites orgiaques — attention : rites, pas débauche — en partie parce que les morts, privés de force vitale dans leur monde, souhaitent participer à ces rites pour s'en nourrir et, en même temps, bénéficier à la force vitale des vivants et à leurs récoltes.

Selon Eliade, le schéma fondamental est le désordre primordial qui a nourri la création « à l'origine ». Par une orgie, les agriculteurs organisent actuellement ce désordre primordial de telle sorte que les temps primordiaux puissent à nouveau jouer ce rôle nourricier. – Toutefois, cet aspect est traité séparément.

16.2.4. Rites agricoles II (Implication des morts).

rue de la bibliothèque : *M. Eliade, Traité d'histoire des religions*, Paris, 1953, 299ss. –

Cette seconde partie de l'exposé peut se résumer ainsi : « Le lien entre les ancêtres, les récoltes et la vie érotique est si étroit que le culte funéraire, agricole

et génétique s'entremêlent, jusqu'à leur fusion complète. » – « Génétique » signifie « relatif à la procréation ».

1. Les morts, tout comme les graines, sont « enfouis » dans la terre. L' espace de vie chthonien n'est accessible qu'aux deux réalités.

2. L'agriculture est avant tout une technique de fertilité qui permet à la vie non seulement de se maintenir, mais aussi de se développer. Nos ancêtres étaient particulièrement fascinés par ce mystère.

Conséquence : ils s'approchent du vivant dans leurs activités agricoles, mais surtout dans les moments d'abondance et d'exubérance. – « Les âmes des morts ont soif de toute la réalité biologique débordante, de chaque excentricité de la vie organique, car une telle explosion de vitalité compense la pauvreté de leur être et les plonge dans un flot tumultueux de possibilités et de semences. » (Oc, 300).

Note – Il en subsiste encore quelques traces dans certaines fêtes foraines.

Le festin communautaire.

Ce festin présente toutes les caractéristiques d'une telle transgression des limites. On comprend donc qu'à cette époque, il se déroulait sur les tombes mêmes, afin que les ancêtres puissent se repaître de l'abondance de la force vitale qui était si facilement accessible.

En Inde, les haricots étaient l'offrande par excellence pour les défunts, mais ils étaient aussi considérés comme aphrodisiaques. En Chine, le lit nuptial était placé dans le coin le plus sombre de la maison : c'est là que l'on conservait les graines, juste au-dessus des tombes. En Europe du Nord, la fête de Yule célébrait à la fois les morts et la vitalité : à Noël, se déroulaient de somptueuses festivités, qui comprenaient souvent des célébrations de mariage et l'entretien des tombes.

Mariage.

En Suède, la femme conserve un morceau de son gâteau de mariage dans son coffre-fort pour l'emporter avec elle après sa mort. En Europe du Nord, en Chine, les femmes sont enterrées dans leur robe de mariée.

Les intérêts des vivants.

Tant que les grains restent enfouis, ils sont soumis à l'ordre divin des morts. Cela signifie que la Terre Mère, ou la Grande Déesse de la Fertilité, gouverne le destin des semences de la même manière que celui des défunts. Les morts semblent si présents parmi les vivants que le paysan se tourne vers eux pour obtenir leur bénédiction et, par exemple, leur soutien dans son travail.

Hippocrate lui-même affirme que les esprits des morts font germer et croître les graines : les « vents » — comprenez : les âmes des défunts — donnent vie aux plantes et à toute chose. En Arabie, la dernière gerbe (« la Vieille ») est récoltée par le propriétaire du terrain, déposée dans une tombe et enterrée avec des prières demandant que « le grain renaître de la mort à la vie ».

Chez les Bambara , on verse de l'eau sur la tête du corps, qui sera ensuite recouverte de terre, en récitant la prière suivante : « Que les vents soufflant du nord au sud, d'ouest en est, nous soient favorables. Accordez-nous la pluie. Accordez-nous une récolte abondante. »

En Finlande, au moment des semailles, les ossements de défunts (recueillis dans les cimetières pour être restitués après la récolte) sont enterrés. À défaut, les agriculteurs utilisent la terre du cimetière ou celle prélevée aux carrefours où passaient les défunts. En Allemagne, il était d'usage de prélever de la terre de la tombe d'une personne récemment enterrée ou la paille sur laquelle elle était décédée, afin de la semer avec les graines dans les champs.

Note – Nous pouvons d'ores et déjà conclure, avec prudence, que l'agriculture en tant que rite existe bel et bien depuis l'Antiquité, mais qu'elle fait appel à une force vitale antérieure à la Bible, puisée principalement dans la sexualité rituelle. La Bible nomme cette force vitale « chair », une force imparfaite, et la remplace par « esprit », la force vitale essentielle de Dieu.

16.2.5. Rites agricoles II (funéraires et agricoles) divinités).

rue de la bibliothèque : M. Eliade, *Traité d'histoire des religions* , Paris, 1953, 301ss.. –

Le terme « divinités » englobe en réalité ce que l'on appelle communément « dieux », mais aussi les esprits de la nature, voire les ancêtres divinisés. – Remarque générale : une divinité de la fertilité est généralement associée aux funérailles.

Durga est vénérée lors de nombreuses cérémonies religieuses locales. Elle est essentiellement la déesse de la fertilité agricole, mais aussi la souveraine des morts. À Rome, Feronia est appelée « déesse ». agricole sive On l'appelait Inferorum (« déesse des champs et des enfers »). En Grèce, on conservait les morts et les céréales dans des pots en terre cuite ; des bougies étaient offertes aux souverains des enfers, tout comme aux divinités de la fertilité.

La période des fêtes.

Dans l'Inde ancienne, la commémoration des morts coïncidait avec la période des récoltes et la principale fête de la fertilité. En Europe du Nord et centrale, il en était de même : le 29 septembre , jour de la Saint-Michel, était la date de la célébration des morts et de la fertilité.

Confluence.

Les rites de fertilité se transforment en célébrations sacrificielles en l'honneur des morts : ceux qui habitent « sous la terre » influencent la récolte et sont ainsi apaisés. Ainsi, les grains jetés par-dessus l'épaule gauche – en hommage aux « rats » – leur sont destinés. Les « Anciens », que les agriculteurs vénèrent comme les souverains (ou souveraines) des forces de fertilité – c'est-à-dire des forces vitales –, prennent avec le temps l'apparence d'« ancêtres » : on souhaite les apaiser – car ils ne sont pas toujours bienveillants – et les « nourrir » par les célébrations et le surplus de forces vitales qu'elles impliquent, afin qu'ils contribuent à protéger et à multiplier les récoltes.

Cela est très clair chez les peuples germaniques. Odin est le maître des morts, l'incarnation de la « chasse implacable » des âmes errantes. Avec le temps, il devient le souverain vénéré lors de nombreux rites agricoles. À Yule, la fête des morts, qui correspond au jour de Noël chrétien, la dernière gerbe de la récolte passée est présentée afin d'en faire l'effigie d'un homme ou d'une femme .

Curieux:

Ils en firent également l'image d'un coq, d'une chèvre ou d'un autre animal. À ce sujet , Eliade (oc., 302) écrit : « Le fait que les formes animales sous lesquelles se manifeste la force vitale des plantes soient les mêmes que celles sous lesquelles se manifestent les âmes des défunts est significatif. » La convergence des cultes funéraires et agricoles est telle que l'on ne peut plus déterminer – Eliade vise avant tout les érudits – si un « esprit » se manifestant de manière thériomorphe (comprendre : animale) représente les âmes des défunts ou la force vitale d'une nature tellurique ou végétale.

Note - 'Tellurique' - de ' tellus ' (Lt.), terre - signifie « ce qui est lié à la terre ».

Note – Le fait que les âmes des défunts se manifestent sous forme animale suggère que, dans cette religion, certaines âmes demeurent bloquées à un stade animal – tant par leur comportement que par leur déguisement. La nature orgiaque des célébrations de la fertilité et de la mort explique en partie ce phénomène. Il suffit de penser aux temples indiens et à leurs statues représentant

des actes sexuels, où les animaux jouent également un rôle.

La synthèse des cultes agraires et funéraires s'accomplit – selon Eliade – au cours du deuxième millénaire avant J.-C., bien que sa forme définitive soit probablement postérieure. Elle revêt une grande importance historico-religieuse, car elle donne naissance aux « mystères », ces religions qui, par un rite initiatique, entrent en contact avec le monde des morts dans un cadre restreint, voire clos. Cette convergence a débuté en Europe du Nord et en Chine dès la préhistoire.

Fête de Noël.

Yule est un moment poignant : les morts se rassemblent autour des vivants, fusionnant avec les divinités de la fertilité ! Yule célèbre l'annonce de la renaissance (non pas au sens biblique, bien sûr) de la saison, c'est-à-dire du printemps, après la mort de l'hiver. Les âmes des défunts sont attirées par tout ce qui commence, comme le début de l'année. Ici, dans cette célébration exubérante, jaillit l'explosion d'une vie cosmique et biologique nouvelle.

16.2.6. Rites agricoles II (sexuels) rites).

rue de la bibliothèque : *M. Eliade, Traité d'histoire des religions* , Paris, 1953, 303/ 305 (*Sexualité et fécondité agraire*). -

Théorème principal

La force vitale des plantes est aujourd'hui représentée, d'une part, par une gerbe de céréales ou un arbre, et d'autre part par un couple humain, dynamisant ainsi la force vitale des plantes, des animaux et des êtres humains (femmes), et célébrée par la communauté. Le rite, comme on peut le constater, déborde de dynamisme !

Une première étape est visible en Chine .

Convaincus que leur acte favorisait la renaissance du cosmos, de jeunes hommes et femmes s'unissaient au printemps dans les champs, en communion mystique avec les forces germinatives omniprésentes, afin d'obtenir la pluie. On souhaitait rassembler le plus grand nombre possible de couples dans les champs.

Une seconde étape envisageait le rôle des saints et des saintes. Eliade propose des modèles plus aboutis.

En Afrique, à l'approche du moment décisif des travaux agricoles – la germination de l'orge –, les Ewe prennent des précautions contre les catastrophes. Ils pratiquent des orgies rituelles. Un grand nombre de jeunes filles sont offertes

en mariage au Python (une divinité à forme animale). Cette hiérogamie (mariage sacré) a lieu dans le temple du Python, où ses « représentants » (ceux qui le rendent visible et tangible), les hommes saints, s'unissent aux jeunes filles. Cette « prostitution sacrée » se poursuit un temps dans l'enceinte du sanctuaire. Selon la tradition, ces pratiques sexuelles servent à « préserver la fertilité des sols et des animaux ».

Note : Les chercheurs occidentaux utilisent le terme « prostitution sacrée », mais il est inapproprié, car en Occident, il désigne des « relations sexuelles extraconjugales non autorisées, plus ou moins institutionnalisées ». Or, pour les Ewe, il s'agit d'un élément central de leur religion ! C'est tout à fait différent de la prostitution.

En Afrique centrale, les hommes Pipilen dorment quatre nuits loin de leurs épouses afin d'aiguiser leur désir sexuel nécessaire la veille des semailles, tandis que certains couples ont des rapports sexuels au moment même des semailles. Dans certaines régions de Java, mari et femme s'unissent dans les rizières lorsque le riz est en fleurs.

Érotisme et fertilité.

En Europe du Nord et centrale, les mariages se déroulaient souvent dans les champs, autour de l'arbre consacré (« maj »). – En Ukraine, à l'occasion de la Saint-Georges, les jeunes couples se roulaient dans les sillons du champ fraîchement consacré.

En Russie, c'était le prêtre qui était roulé sur les sillons, et ce par des femmes de surcroît. Eliade voit dans cette dernière pratique plus qu'une simple bénédiction des plantes : il y voit l'hiérogamie, l'union primordiale du Ciel et de la Terre.

Ailleurs, le rite se réduisit à la danse rituelle d'un couple orné d'épis de maïs. Il se réduisit également au mariage symbolique de la « mariée du maïs » avec son « marié du maïs ».

Ces mariages modestes étaient souvent célébrés avec un grand sens artistique. Par exemple, en Silésie, les couples étaient escortés par toute la population dans un carrosse nuptial richement décoré, des champs jusqu'au village.

Voilà pour quelques échantillons.

Les réserves d'Eliade .

Données : les graines.

Demande : germination réussie (jusqu'à la récolte complète incluse).

Solution : dynamisation des semences par l'application de la sexualité humaine, de préférence à son degré débridé — mais non immoral pour autant —, afin que la force vitale naturellement inhérente à la sexualité, à son degré orgiaque, se déverse dans la force vitale des semences.

« Ce lien entre les formes et les activités de la vie fut jadis l'une des découvertes les plus essentielles de l'homme archaïque. Il rendit miraculeusement ce lien fécond selon cette méthode : « Ce qui est accompli collectivement donne de meilleurs résultats. » La fertilité de la femme favorise celle des champs, mais l'abondance des plantes, à son tour, aide la femme à concevoir . » – Eliade ajoute à cela le rôle des ancêtres (que nous avons déjà évoqué).

16.2.7. Rites agricoles II (orgies).

rue de la bibliothèque : M. Eliade, *Traité d'histoire des religions* , Paris, 1953, 305s. (*Fonction rituelle de l'orgie*). -

L'auteur s'exprime avec lyrisme ! Postulat : le commencement primordial toujours présent : le Ciel et la Terre créent toutes choses dans un acte sexuel, dans une sorte d'ivresse, pour le cycle des saisons et la vie qu'elles abritent. L'orgie, comprenez-le : la sexualité poussée à l'extrême, est de ce « généralement » Eliade relativise – la représentation rituelle visible et tangible : « La frénésie génétique générale (*note* : concernant la procréation) sur terre doit correspondre à l'union du couple divin » (oc, 305).

Échantillons

Lors de l'hiérogamie (mariage sacré) célébrée au mois de mai, à l'occasion de l' Oraon du Dieu Soleil et de la Déesse Terre, le saint homme a des relations sexuelles publiques avec son épouse, marquant le début d'une orgie indescriptible. Sur quelques îles à l'ouest de la Nouvelle-Guinée et au nord de l'Australie — Leti , Sarmata , etc. —, des orgies similaires ont lieu au début de la saison des pluies.

Commentaire d' Eliade :

« Les hommes ne peuvent rien faire de mieux que d'imiter le couple divin, surtout si la prospérité du monde entier – et en particulier le destin des règnes végétal et animal – en dépend. Les excès jouent un rôle précis et salvifique dans le cours essentiel du sacré. Ils brisent les abîmes entre l'homme, la société, la nature et les divinités. Ils permettent à la puissance, à la vie et aux semences de

passer d'un niveau à l'autre, d'un royaume de la réalité à l'autre. Ce qui ne possédait plus sa propre force vitale se sature ; ce qui existait de manière fragmentaire est réabsorbé dans l'unité. (...). L'orgie met en circulation la force vitale sacrée. Les moments cosmiques de crise ou d'abondance, en particulier, servent de prétexte pour déclencher une orgie. » (Oc, 305)

Échantillons

Les Kana – peuple indigène du Brésil – stimulent les forces reproductives de la terre, des animaux et des humains par une danse phallique qui représente l'acte de fécondation. Celle-ci est suivie d'une orgie collective.

Par ailleurs , selon Eliade , on retrouve des traces de symboles phalliques jusque dans les rites agricoles européens : la gerbe consacrée, dite « la Vieille », est parfois sculptée en forme de phallus. La dernière gerbe est appelée « la Salope » ou prend la forme d'une tête noire aux lèvres rouges (couleurs des organes génitaux féminins en magie).

Eliade évoque ici les rites végétaux archaïques et leurs excès. Comme les Floralia (27 avril) chez les Romains, où des processions de jeunes gens nus défilaient dans les rues. Ou encore les Lupercales , où de jeunes hommes touchaient les femmes pour les rendre fertiles.

Holi .

Il s'agit de la principale fête agricole en Inde. Holi présentait toutes les caractéristiques d'une orgie sacrée. « Toute pudeur est mise de côté car l'enjeu est bien plus grave que le respect des normes et des coutumes. L'enjeu, c'est le cours ininterrompu de la vie », affirme l'auteur. Des groupes d'hommes, y compris des enfants, défilent dans les rues en chantant et en criant, tout en s'aspergeant mutuellement de poudre Holi et d'eau rouge.

Au fait : le rouge est la couleur vitale et génétique par excellence. Lorsqu'on rencontre des femmes ou qu'on les aperçoit derrière des rideaux, la tradition exige qu'on les traite avec les obscénités et les insultes les plus grossières. Ce à quoi Eliade fait remarquer que les insultes indécentes ont une valeur magique reconnue, qui perdure même dans les cultures évoluées : il suffit de penser à la thesmophorie grecque .

Note – Il n'est pas surprenant qu'Eliade lui-même cite les excès immoraux des fêtes champêtres en Europe du Nord et centrale, condamnés par plusieurs conciles ecclésiastiques ! Tel que le concile d'Auxerre en 590.

16.2.8. Rites agricoles II (Révolution mentale).

rue de la bibliothèque : *M. Eliade, Traité d'histoire des religions*, Paris, 1953, 306/ 309 (*Orgie et réintégration. Mystique agriculture et sotériologie*). -

Ce que l'auteur présente ici relève de la réflexion. Nous le mentionnons néanmoins car il offre une perspective pertinente sur la question. Les graines, lorsqu'elles germent dans le sol et deviennent récolte, perdent leur individualité et se transforment ainsi en « autre chose ». De même, les individus perdent leur individualité en se livrant à une orgie. En faisant l'expérience du désordre primordial, l'homme se laisse absorber à nouveau par une « unité biocosmique », même si cette unité signifie une régression de la vie humaine vers celle de la graine.

Mais cette même orgie implique une renaissance à une vie nouvelle. Et c'est bien en ce sens que l'homme, pour l'instant, sombre dans le désordre nocturne et informe afin de renaître, animé d'une force vitale accrue, au sein de l'ordre révélé par la pleine lumière.

L'orgie

À l'instar de l'immersion dans l'eau (quelle que soit la nature visible et tangible de cette « eau »), la création s'abaisse à un mode d'être inférieur, mais le recrée aussitôt. – Ceci est mythique : au « commencement », une création ordonnée surgit du désordre primordial . – Et aussitôt, nous nous situons dans le cours cyclique de cette création : sans cesse, ce qui a été acquis est démantelé quelque part, de sorte que sans cesse – rituellement, orgiaquement – il doit être reconstruit, renaître. Tel est l'aspect du cosmos comme un cours – du moins d'un point de vue archaïque et mythique. – Eliade admet ainsi que « les formes monstrueuses (des orgies) sont des dégénérescences de cette intuition fondamentale » (oc, 307), qui est, en réalité, l'interprétation cyclique du cosmos.

Sotériologique.

« Soterio.logie » désigne l'éducation à la « sotèria » (Gr.), le salut.

Le mysticisme agricole, c'est-à-dire la croyance que cultiver la terre est un commandement sacré – voire « occulte » –, est, envisagé d'un point de vue tant orgiaque que non orgiaque, un mysticisme de rédemption. Eliade : « La vie végétale qui, par sa disparition apparente (l'enfouissement des graines), se fait renaître, est à la fois un exemple et un espoir : il en va de même pour les morts et les âmes des hommes » (oc, 308). Autrement dit : ce qui arrive à la vie agricole arrive à la vie terrestre en général.

Cela implique ce qui suit .

Le processus de l'agriculture sacrée n'est pas inné : la renaissance s'opère par des actes magiques impliquant la Grande Déesse (de l'agriculture), les femmes et les énergies érotiques – non sans la coopération du cosmos tout entier (pluie, chaleur, etc.) – notamment grâce à la représentation rituelle de l'ère primordiale mythique (c'est-à-dire le désordre/la création primordiale). L'effort du paysan est déterminant. La détermination est essentielle !

Note – Eliade fait référence aux anciens mystères. Il en voit le précurseur dans le mysticisme agricole. Après tout, les anciens mystères ont conservé des traces de cérémonies agraires. Celles-ci se sont développées en religions initiatiques – un « mystère » englobant essentiellement une méthode d'initiation – après une longue période de mysticisme agricole. Le cœur de cette conception réside dans la renaissance cyclique du règne végétal. Ce schéma a conduit – il y a des millénaires – au cycle de vie parallèle de la graine et de l'homme et à l'idée mystique que l'homme tout entier – et non seulement l'agriculteur – renaît par la mort à une vie nouvelle, après la mort .

Importance de l'agriculture, en particulier des cultures arables .

On affirme généralement que l'agriculture a fondamentalement changé le destin de l'humanité en rendant la nourriture abondante et en permettant une croissance démographique fulgurante. Mais selon Eliade – et il semble y avoir une autre signification – avec des conséquences majeures : la « théorie » développée par l'agriculteur ! Une théorie exposée dans le chapitre qui s'achève, avec ses multiples facettes . Il est nécessaire de relire les pages précédentes pour en saisir toute la richesse. Autrement dit : selon Eliade , l'évolution mentale vécue par l'agriculteur et qu'il nous a léguée est tout aussi importante que l'abondance alimentaire et la croissance démographique.

16.3. Temps profane et temps sacré

16.3.1. Durée profane ! Saint temps .

de la bibliothèque : M. Eliade ; *Traité d'histoire des religions* , Paris, 1953,332/349 (*Le temps et le mythe de l'éternel recommencement*).

Difficulté .

Eliade note que le sujet est « l'un des plus difficiles » dans le cadre de la phénoménologie du sacré.

Distinction fondamentale. – Il y a le temps profane et le temps sacré. La

durée profane diffère pour l'homme moderne et pour l'homme primitif.

1.1 . Le temps peut faire partie des rythmes cosmiques. Par exemple, dans les religions lunaires (c'est-à-dire associées à la lune), une certaine phase est considérée comme sacrée, porteuse d'une force vitale particulière, donnant lieu à des célébrations et créant ainsi un « temps sacré ». La notion de temps « périodique » ou « cyclique » apparaît alors, car la durée profane de la lune présente un retour régulier et engendre ainsi un temps sacré qui se répète dans les religions lunaires.

1.2. Le temps peut être une durée dans la mesure où il est consacré à une célébration. Ainsi, dans les familles pratiquantes, la prière à table est en elle-même une durée profane, mais sanctifiée par la prière familiale. Pour ses membres, il s'agit alors d'un « moment sacré » – c'est-à-dire un temps saint ou rituel – durant lequel on se retire brièvement de la durée profane pour s'imprégner de l'énergie vitale libérée par cette retenue. Dans la famille véritablement chrétienne, cette énergie jaillit de la prière à la Sainte Trinité qui, une fois contactée par la prière, devient une source de force vitale.

2. Le temps peut – dans l'interprétation d'Eliade – être mythique au sens strict dans la mesure où il décrit une « durée » qui s'est produite au début de la création et qui a été remplie (sanctifiée) par un acte qui a servi d'exemple.

Note – Même la Bible a conservé ce temps mythique du récit de la création où Dieu institue le monde ordonné en six jours ouvrables et un jour de repos. Du moins, la division de la semaine biblique en sept jours, avec six jours ouvrables et un jour de repos, telle que Dieu l'a démontrée « au commencement », repose sur ce principe. La semaine biblique devient ainsi une durée qui perd son caractère profane : le personnage biblique ne vit jamais entièrement dans la durée purement profane, mais dans le temps 1.2 (durée consacrée à la célébration – la sanctification).

Note – La religion chrétienne a adopté la semaine juive, mais ce qui lui sert de modèle et de fondement – outre la semaine de la création – est la Semaine sainte, ou Grande Semaine, qui s'étend du lundi précédant Pâques au dimanche de Pâques. En effet, le temps le plus saint du christianisme englobe, comme l'indiquent clairement les Évangiles dans leur interprétation liturgique, le temps saint du lundi au mercredi, qui introduit les quatre jours de célébration du salut : le Jeudi saint (institution de l'Eucharistie), le Vendredi saint (sacrifice sur la croix/glorification de Jésus), le Samedi saint (descente aux enfers) et le dimanche de Pâques (résurrection corporelle de Jésus).

Pour le chrétien attaché à la tradition, le temps profane de la semaine est sanctifié par la semaine de la création et la semaine de la recreation. Dans cette perspective, il est le compagnon du temps de Dieu créateur et de Dieu en Jésus recréateur . Ainsi, tout ce qui est précieux est imprégné d'un temps sacré à double dimension, animé par deux forces vitales : l'Ancien et le Nouveau Testament.

hiérophanique .

Chez Eliade, le temps sacré est appelé « hiérophanie », la manifestation – « l'apparition » – de « hiéron », du sacré. La durée consacrée à un rite est immédiatement hiérophanique .

Ainsi, chaque instant ou chaque segment de la durée profane peut devenir hiérophanique : il suffit qu'une kratophanie , une hiérophanie ou une théophanie se produise pendant une durée à sanctifier.

d'Eliade méritent une explication .

La « kratophanie » met l'accent sur le sacré qui se manifeste dans un fait puissant (« kratos » (grec), puissance). Dans le langage courant, on parlerait plutôt de « miracle » ou de « merveille ».

Le site du tombeau où Jésus est ressuscité le dimanche de Pâques est un lieu de kratophanie par excellence : il attire sans cesse des pèlerins désireux de visiter « un tel lieu », au point d'en faire un lieu de pèlerinage. Pour les croyants, c'est comme si la puissance par laquelle Jésus est ressuscité y demeurerait, et que le moment où cette puissance a agi s'y révèle encore et toujours, accessible. – La « théophanie » signifie « Dieu (theos) tel qu'il apparaît ». Dans ce terme, l'accent n'est pas mis sur le sacré en général ni sur la puissance sacrée, mais sur la divinité.

16.3.2. Durée profane/temps sacré : une liste.

rue de la bibliothèque : M. Eliade, *Traité d'histoire des religions* , Paris, 1953, 333ss..

Échantillon . - L. Lévy-Bruhl (1857/1939) est cité dans son *Le surnaturel et la nature dans la mentalité* Les Dayaks distinguent cinq types de temps sacré, et ce, selon plusieurs perspectives. Le dimanche en fait partie .

1. Lever du soleil . - Favorable pour commencer une opération. Ainsi, les enfants nés à ce moment-là sont « chanceux ».

Note – « Fortuné » signifie ici « posséder la force vitale nécessaire et suffisante

pour réussir tout au long de sa vie – à moins que le hasard, ou un facteur extérieur à cette vie, ne l'épuise. Il est déconseillé d'aller chasser ou pêcher à ce moment-là, ou d'entreprendre un voyage. »

Note – Raison : à ce moment précis, la force vitale nécessaire et suffisante est inexistante. Il apparaît donc clairement que le dynamisme (la croyance en la force vitale) est essentiel à la compréhension de ces affirmations. « Favorable » signifie alors « ce qui dynamise », et « défavorable » signifie « ce qui ne dynamise pas (suffisamment) ».

2. Vers neuf heures du matin .

Défavorable, car quiconque entreprend quelque chose échouera. Favorable, car celui qui se met en route n'a alors rien à craindre des brigands de grand chemin.

Note – Ce qui implique que les brigands de grand chemin manquent de vitalité à ce moment-là !

3. Après-midi. - Moment très favorable.

4. Trois heures de l'après-midi . - Favorable à la bataille. Favorable aux ennemis, aux chasseurs et aux pêcheurs. Défavorable aux voyageurs.

5. Coucher de soleil. - Favorable sur une courte période.

On retrouve de tels jugements de valeur dans toutes les religions et dans la magie ...

Ce qui ressort, c'est qu'une force vitale objective, existant ou non avant tout jugement de valeur, est disponible ou indisponible. Autrement dit : au cours de la durée profane, un temps sacré (avec son énergie disponible) est présent et donc actif par phases.

Explication. – Qu'est-ce qui est responsable de cette préexistence ? Qu'est-ce qui régit la durée de telle sorte qu'elle fasse apparaître des temps sacrés entre des durées profanes ?

L'expérience montre que quiconque pratique la magie noire, par exemple en utilisant sa propre force vitale pour nuire à celle d'autrui, est « à l'œuvre » à des moments précis. Pour la victime, ce moment devient alors sacré, mais de façon néfaste. Entreprendre quoi que ce soit ou s'occuper de quelque chose à ce moment-là devient désastreux, néfaste.

La liste « hiérophanique » — comme les appelle Eliade — des Dayaks pourrait-elle avoir une telle origine ? Jadis, un grand chef fut victime d'une terrible magie noire, à tel point que la lutte devint une question de vie ou de mort... Non seulement pour le chef lui-même, mais pour tout son peuple. Ce combat dura des années et devint un schéma immuable. Une telle origine est tout à fait plausible, d'un point de vue hiérophanique .

Bien entendu, l'éducation joue également un rôle dans ce domaine : chaque Dayak se voit inculquer dès son plus jeune âge la liste des choses favorables et défavorables. Une certaine crédulité – que les modernes appellent « suggestion » (un concept qui reste difficile à cerner précisément) – ne doit pas être exclue non plus : ce n'est pas la première fois que la magie noire persuade sa victime, par des méthodes de persuasion magiques, qu'elle est condamnée à mourir, par exemple, et qu'elle traverse ainsi une période néfaste.

Eliade propose toutefois des explications.

Ainsi, le jour, en tant que produit de notre système solaire dans la liste ci-dessus, reflète les phases du jour (explication cosmique). Cependant, on ne perçoit pas que ces phases créent directement la faveur ou l'adversité : ce sont simplement des phases de durée objective, dépourvues de valeur sanctifiante. Telle est la vie religieuse de ce groupe qui a depuis longtemps instauré des temps sacrés. Mais cette explication ne mène guère plus loin. La première question est : « Qu'est-ce qui, précisément, créait la faveur et l'adversité dans la liste dayak ? » Eliade reste trop vague sur ce point.

16.3.3. Durée profane/temps sacré (commencement éternel).

rue de la bibliothèque : M. Eliade, Traité d'histoire des religions , Paris, 1953, 333ss..

Avant d'aborder le texte d'Eliade , prenons un instant pour méditer sur une prière qui définit le christianisme dans son essence même : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme il était au commencement, maintenant, toujours et à jamais. »

La « gloire » signifie « force vitale essentielle en ce qu'elle témoigne d'un rayonnement intense, d'une splendeur éclatante ». Seules les trois personnes strictement divines – « suprêmement essentielles » – possèdent cette glorieuse force vitale. Or, la prière affirme que le chrétien, en tant que chrétien, est convaincu qu'il en est ainsi, c'est-à-dire que ce qui est essentiellement du Père, du Fils et du

Saint-Esprit leur appartient légitimement et à eux seuls.

La seconde partie exprime que le fait objectif qui vient d'être énoncé l'est « au commencement », maintenant, toujours et « à jamais ». Autrement dit : la durée profane, quelle qu'elle soit, est imprégnée à la fois par le fait et par la formule de prière qui l'affirme. De plus, le temps hiérophanique, apparemment composé de courtes périodes (commencement/maintenant/toujours et à jamais), est en réalité un seul et unique présent, d'une intensité puissante. Ceci est encore souligné par l'ajout du « et toujours », qui n'est pas aussi superflu qu'il n'y paraît, car il exprime la cohérence de ce temps sacré unique, malgré sa fragmentation.

De plus, « Comme il en était au commencement » est un vestige mythique typique témoignant de l'origine, où « commencement » signifie à la fois « s'étendant sur le reste du temps, car force vitale inépuisable » et « débutant en durée ». Le commencement est à la fois le premier élément de l'ensemble des temps et un résumé de l'ensemble des temps !

Qu'ils soient présentés à nos yeux en guise d'introduction

Origine sociale . - Eliade s'oppose à juste titre, par exemple, à M. Mauss (1872/1950), qui affirme que les temps sacrés sont un produit de la société.

1. Religion lunaire .

Mauss et al. établissent que le rythme et les répétitions des phases lunaires diffèrent de ceux des rites. Le calendrier objectif du phénomène cosmique diffère du calendrier hiérophanique qui célèbre ce même phénomène.

Ce à quoi Eliade répond : les célébrations ne concernent pas le phénomène naturel que sont les phases de la lune, mais leur signification sacrée (en bref : la « faveur » émanant de la lune et de ses phases).

2. Religion de terrain .

L'étude des religions agraires démontre abondamment que le calendrier annonçant le printemps diffère du calendrier des cérémonies liturgiques agraires.

À cela, Eliade répond : ce que les paysans célèbrent dans leurs rites printaniers comme « faveur », c'est-à-dire comme une force vitale qui se développe à travers et en réponse à l'événement cosmique objectif du printemps, y est certes lié – comme dans le cas des phases de la lune – mais transcende l'événement naturel : la renaissance qui révèle la « vie » (concept fondamental de la religion) avec et dans le printemps est le véritable objet de la célébration. Autrement dit, l'objet réel n'est pas cosmique, mais hiérophanique !

Les multiples parties d'un temps total.

Eliade aborde ainsi le sujet principal, à savoir le mythe et son « éternel recommencement ». Il l'exprime de la manière suivante : les multiples aspects des fêtes de la lune ou des rites des champs peuvent sembler sans lien entre eux, mais sont en réalité solidaires, liés les uns aux autres. Il illustre ce point par l'exemple de l'Eucharistie.

L'Eucharistie chrétienne à titre d'exemple .

Le moment où Jésus transforme pour la première fois de manière substantielle le pain et le vin (phénomènes naturels) en son corps et son sang (phénomènes hiérophaniques) constitue en soi un premier temps sacré séparé (essentiellement le temps primordial de l'Eucharistie).

Toutes les messes suivantes, qui rendent continuellement présente cette première transsubstantiation, apparaissent certes comme des moments saints isolés, mais elles sont en réalité la force vitale bouillonnante de la première ou primordiale transsubstantiation de la Cène, qui se répand à l'infini dans une durée objective.

Les deux parcours — celui de la durée profane et celui du rite répété à maintes reprises — sont deux parcours distincts. Comparez avec ce que nous avons dit au sujet du Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit !

16.3.4. Durée profane / sacrée temps (religion , magie, mythe, légende).

Bible st. : *M. Eliade, Traité d'histoire des religions* , Paris, 1953, 3~5 .. –

« Ce qui vaut pour le temps du culte chrétien vaut aussi pour tous les temps que révèlent la religion, la magie, le mythe, la légende (et le folklore) » (oc, 335). En particulier : un rituel ne se limite pas à répéter le précédent (qui est lui-même la répétition d'un archétype, c'est-à-dire d'un exemple primordial), il lui est adjacent et le prolonge, périodiquement ou non.

Herbe magique.

La cueillette des herbes magiques s'effectue à l'intersection de ce qu'Eliade appelle des « moments critiques » qui, même ultra-courts, rendent la durée profane favorable, comme minuit à la Saint-Jean. « Pendant quelques secondes, comme dans le cas de la fougère par exemple, “les cieux s'ouvrent”, selon la croyance populaire : les herbes magiques acquièrent alors des forces vitales exceptionnelles et celui qui les cueille peut devenir invulnérable, invisible, etc. » (ibid.).

Ces secondes reviennent chaque année au même moment (périodicité). En tant que temps sanctifié – ou plutôt sanctifiant –, elles s'enchaînent au fil des siècles. De fait, elles constituent un seul et même temps de recueillement (ou temps sacré), bien que, réparties sur la durée profane, elles ne soient ni visibles ni tangibles l'une de l'autre.

Parcelle.

Dans les légendes qui entourent les villes, les châteaux, les monastères et les églises englouties, une malédiction est un coup du destin qui, une fois lancé, ne cesse de se répéter. Par exemple, chaque année, tous les sept ans, tous les neuf ans.

Hubert et Mauss, Eliade dit : « À la date bien définie, la ville renaît, les cloches sonnent (*note* : celles de l'église engloutie), la dame du château sort, les trésors s'ouvrent, les gardes s'endorment. Mais à ce moment précis, la malédiction s'éteint et tout devient silencieux. »

Ces répétitions périodiques du destin suffisent, pour ainsi dire, à démontrer que les mêmes dates font ressurgir les mêmes faits.

Voici un exemple du langage utilisé dans les légendes. Cet usage du langage comprend :

1. (favorable ou défavorable) fait primordial (base mythique),
2. les répétitions de ce fait primordial (périodicité), qui constituent ensemble un temps sacré (favorable ou défavorable) englobant.

Présence éternelle.

Dans la religion, la magie, les mythes, les légendes et le folklore, il s'agit d'un temps sacré rendu présent de manière répétée pour une durée indéfinie, une sorte de « présent éternellement présent ». Le langage de tous les rituels (qui décrivent et prescrivent les rites) englobe le terme « maintenant », « présent ». La durée vécue par l'événement commémoré ou répété (favorable ou défavorable) est présentée comme présente, comme si elle était encore là.

« La souffrance, la mort et la résurrection du Christ ne sont pas seulement commémorées au cours de la Semaine sainte : elles se déroulent alors sous les yeux des fidèles. Et un vrai chrétien doit se sentir contemporain de ces événements transhistoriques (comprendre : transcendant le cadre profane de la science historique), puisque le temps théophanique, une fois répété, est rendu présent devant lui. » Ainsi l'auteur, *oc*, 336 ;

L'herboriste.

Avant de partir, elle dit : « Nous allons cueillir des herbes pour les déposer sur les plaies du Seigneur. » Elle devient ainsi la contemporaine de Jésus blessé et s'attire la grâce qui émane de ses plaies. Ou bien, elle agit comme si ses plantes poussaient au pied de la croix. Plus précisément : les plantes poussent au pied de la croix du Seigneur ; elle ne fait rien d'autre que les cueillir comme si elles y étaient encore présentes.

Il est rapporté que le guérisseur rencontre Marie ou d'autres saints ; que Marie est informée de la maladie d'une personne et indique le remède. Ainsi, le *Ch . Pavelescu , Cercetari cité asupra magiei la Români vacarme Muntii Apuseni , Bucarest , 1945, 156,-* un compatriote d' Eliade .

Conclusion. Le sacré, dans tous ses domaines — religion, magie, mythe, légende, folklore — présente invariablement la même structure, comme le montre clairement ce qui vient d'être dit.

Remarque – Il convient de se demander si un herboriste, quel qu'il soit, a un contact direct avec les plantes au pied de la croix, comme un croyant chrétien, car le contact direct avec le sacré dépend aussi de convictions mentales.

16.3.5. Durée profane/temps sacré (caractères/déclin et restauration).

Bible st . : *M. Eliade, Traité d'histoire des religions , Paris, 1953, 337s..*

L'éternellement présent, réparti sur une série fondamentalement infinie de « présences », implique l'imitation d'une divinité, d'un ancêtre ou d'un héros culturel (à comprendre : quelqu'un qui a enrichi la culture existante par une réalisation définitive ; on dit aussi « héros culturel »).

Quiconque célèbre la messe en tant que prêtre endosse inévitablement la personne et, surtout, le rôle bienveillant de Jésus, qui a institué la première messe et l'a immédiatement rendue possible à une répétition infinie.

Nouvelle-Guinée.

Étant donné : un mythe raconte les actes qui servent d'épitomé du droit maritime des Aori ;

Application . – Un commandant de la marine prend la mer. Il souhaite ressembler à Aori en s'habillant comme lui , en se noircissant le visage comme Aori et en se faisant une tresse, une sorte d'« amour », à l'image de celle qu'Aori a arrachée de la tête d' Iviri . Tel Aori , il danse sur le pont et ouvre les bras, comme

Aori déployait ses ailes. Ainsi, il crée une cohérence sacrée avec le temps sacré d'Aori , faisant ainsi du temps d'Aori le moment présent.

Nouvelle-Guinée .

Étant donné : Kivavia est un pêcheur mythique , exemplaire et prospère.

Toepas chante : un pêcheur, armé de sa flèche, se prend pour Kivavia lui-même. Il ne le supplie pas : il s'identifie à lui ! Commentaire d'Eliade : soit il devient lui-même le héros de la pêche, de manière mythique, soit il devient simplement son contemporain, de manière mythique, et le Mélanésien entre ainsi en contact avec le présent de Kivavia . Une telle chose transcende la durée profane et devient temps sacré. C'est comme si la durée profane s'évanouissait dans le temps sacré.

Il suffit de connaître le mythe pour comprendre la vie.

Eliade cite cette idée de van der Leeuw. Toute culture traditionnelle, non sécularisée – quelle que soit la phase culturelle dans laquelle elle se trouve – aspire avant tout à réaliser l'ère primordiale mythique comme une grâce primordiale dans les rites et la ritualisation (dynamisation) de la vie profane. Avec Marcel Mauss, on peut affirmer que les questions religieuses qui se déroulent dans le domaine profane, envisagées sous un angle logique , se déroulent dans l'éternité. Dans la terminologie de Mauss , « éternité » désigne l'« ère primordiale mythique ».

Note – Dans Oc, 336, Eliade écrit cette courte phrase : « Toutes les forces vitales, même divines, s'évanouissent et se perdent dès qu'elles sont actives dans le cadre de la durée profane. » Le besoin constant de reprendre les rites, périodiques et non périodiques, trouve sa raison dans cet épuisement.

Eliade situe ici la renaissance du temps (oc, 340). Les hommes souhaitent démanteler le passé pour créer un temps nouveau. Cela se manifeste dans les rites du Nouvel An , qui comprennent :

1. purification, confession des péchés, exorcisme, bannissement du mal du village, etc.
2. éteindre le feu et le rallumer,
3. processions masquées (les masques représentent les morts), accueil solennel des morts avec repas et autres festivités, puis accompagnement des morts à la fin (vers un ruisseau, la mer, etc.),
4. batailles entre groupes hostiles,
5. excentricités de toutes sortes (événements saturniens, processions de carnaval, actes sans scrupules, orgies).

Note - La personne qui a apporté une contribution très importante ici est *WB*

Kristensen , Collected Contributions to the Knowledge of Ancient Religions , Amsterdam, 1947, en particulier oc, 231/290 (Cycle et Totalité).

Les deux concepts fusionnent : il y a, après tout, la « totalité », l'harmonie (coïncidence/échange) des contraires (salut/mal ; bien/mal éthique) telle que, si l'un des contraires existe, l'autre est déjà en train de le détruire, et vice versa. Ce qui conduit à la périodicité.

de Kristensen éclaire en détail le devenir du temps sacré : sollicité, il conduit aussitôt à l'épuisement. C'est ce que constate inlassablement toute personne ayant une expérience suffisante du sacré. C'est ce qui pousse à revenir sans cesse aux rites de déconstruction du précédent et de construction du suivant – un processus que l'on pourrait appeler « renaissance du temps sacré ».

Même le temps sacré que les sacrements de l'Église catholique instaurent sans cesse n'y échappe pas. Surtout pas lorsque, dans le contexte de la crise postmoderne, la croyance traditionnelle en un temps sacré – celui de l'apparition du Christ – disparaît.